

**QUESTIONNEMENT ULTIME, PARDON (SUITE) :**  
**RESPONSABILITÉ VERSUS BANALISATION, LA DIGNITÉ DU PARTENARIAT DIVIN**

- **Introït**

EXHORTATION APOSTOLIQUE *EVANGELII GAUDIUM*  
 DU PAPE FRANÇOIS  
 AUX ÉVÊQUES  
 AUX PRÊTRES ET AUX DIACRES  
 AUX PERSONNES CONSACRÉES  
 ET À TOUS LES FIDÈLES LAÏCS  
 SUR L'ANNONCE DE L'ÉVANGILE  
 DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

264

Mais, quel est cet amour qui ne ressent pas la nécessité de parler de l'être aimé, de le montrer, de le faire connaître ? Si nous ne ressentons pas l'intense désir de le communiquer, il est nécessaire de prendre le temps de lui demander dans la prière qu'il vienne nous séduire. Nous avons besoin d'implorer chaque jour, de demander sa grâce pour qu'il ouvre notre cœur froid et qu'il secoue notre vie tiède et superficielle. Placés devant lui, le cœur ouvert, nous laissant contempler par lui, nous reconnaissons ce regard d'amour que découvrit Nathanaël, le jour où Jésus se fit présent et lui dit : « Quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu » (Jn 1, 48). Qu'il est doux d'être devant un crucifix, ou à genoux devant le Saint-Sacrement, et être simplement sous son regard ! Quel bien cela nous fait qu'il vienne toucher notre existence et nous pousse à communiquer sa vie nouvelle ! Par conséquent, ce qui arrive, en définitive, c'est que « ce que nous avons vu et entendu, nous l'annonçons » (1 Jn 1, 3). La meilleure motivation pour se décider à communiquer l'Évangile est de le contempler avec amour, de s'attarder en ses pages et de le lire avec le cœur. Si nous l'abordons de cette manière, sa beauté nous surprend, et nous séduit chaque fois. Donc, il est urgent de retrouver un esprit contemplatif, qui nous permette de redécouvrir chaque jour que nous sommes les dépositaires d'un bien qui humanise, qui aide à mener une vie nouvelle. Il n'y a rien de mieux à transmettre aux autres.

266

Le véritable missionnaire, qui ne cesse jamais d'être disciple, sait que Jésus marche avec lui, parle avec lui, respire avec lui, travaille avec lui. Il ressent Jésus vivant avec lui au milieu de l'activité missionnaire. Si quelqu'un ne le découvre pas présent au cœur même de la tâche missionnaire, il perd aussitôt l'enthousiasme et doute de ce qu'il transmet, il manque de force et de passion. Et une personne qui n'est pas convaincue, enthousiaste, sûre, amoureuse, ne convainc personne.

## 1- Avertissement

Le présent document est un document de travail. Il est destiné avant tout à ouvrir au débat. Il présente une série de pistes choisies sur le thème de la *responsabilité*, dans le prolongement du thème du *pardon-amour*, abordé en *Aggiornamento 22.1*. et du *questionnement ultime* en *Aggiornamento 21.1*. La *responsabilité* est en effet la réponse judéo-chrétienne au questionnement ultime de la finitude. Qui est *responsable*, est *digne* et, partant, *partenaire* agréé dans l'Alliance impossible avec le Seigneur.

Nous avons placé notre thème de ce jour sous le patronage d'Hannah Arendt de Hans Jonas. La première pour l'actualité de ses travaux dans la crise de la *banalisation des valeurs* que nous vivons de façon paroxystique depuis 2008, le second pour sa vision du *principe responsabilité*.

Il l'est comme à chaque fois sous celui du pape François lequel, dans *Evangelii Gaudium* (la Bonne Nouvelle de la Joie), place la responsabilité au plus haut niveau, le plus mystérieux, le plus dans la proximité du Seigneur : la responsabilité de la *joie*, qui est celle de parler de l'être aimé avec enthousiasme.

A compter du chapitre 4, la référence générale des commentaires est L'Obsolescence l'offre religieuse.<sup>1</sup>

## 2- Introduction

Nous reprenons en introduction les propos de notre présentation précédente<sup>2</sup> sur le processus de *réconciliation* judaïque, avec le *pardon* qui est partout présent en filigranes dans l'AT et avec la plus importante fête juive du Yom Kippour. La crise des valeurs dont la crise financière de 2008 à ce jour est l'un des symptômes les plus marquants nous apparaît en effet comme la répétition à notre niveau et sous notre responsabilité de la *faute* qui est à l'origine de la finitude. Rappelons pour commencer que dans la tradition juive, il n'est pas de péché originel transmis génétiquement, mais un état de finitude qui s'explique par la prise de responsabilité non seulement d'Eve d'abord, ensuite d'Adam, puis de chacun de nous, à notre tour. Cette prise de responsabilité équivaut à la récupération, par la grâce de l'Amour divin, de notre *dignité*. Et notre dignité est cette clé mystérieuse qui nous positionne en tant que *partenaires* dans l'Alliance (la Nouvelle et l'Ancienne, les deux subsistants pour les chrétiens) proposée à chacun de nous par notre Créateur. L'objectif du partenariat dans l'Alliance est de faire progresser cet être qui évolue tant bien que mal dans la finitude, que nous appelons l'*être-là* parce qu'il est ici et maintenant ce que nous sommes ni plus ni moins, jusqu'à s'accomplir dans l'*Etre* à l'image divine, celui pour lequel nous avons été créées.

Nous enchaînerons successivement les introductions suivantes :

- *principe responsabilité* avec la Révélation (ou l'idée) d'un partenariat dans l'impossible Alliance de la créature avec le Créateur
- la *faute* comme fondement de la *responsabilité*

<sup>1</sup> BRANDT Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*, (thèse dr) fac. théologie et de sciences des religions, UNIL, Genève, Editions Slatkine, 2010

<sup>2</sup> Cf *Aggiornamento 22.1* du 2 février 2015, *ch 2* introduction

- Eve, fondement d'une créature *libre, consciente et responsable*, soit d'un *partenaire digne* dans l'Alliance divine, puis Adam fondement de la femme dans l'alliance entre *partenaires humains*
- Jésus, fondement de la liberté, de la responsabilité et de la dignité de la personne

### 3.1- Introduction du *principe responsabilité* avec la Révélation (ou l'idée) d'un partenariat dans l'impossible Alliance de la créature avec le Créateur

Dans la perspective de la montée des intégrismes religieux destructeurs de la vocation humaine et celle du questionnement prégnant sur *l'Islam-soumission*, notre *responsabilité* est de nous mettre à jour avec nous-mêmes et de nous interroger sur notre identité et ses fondements judéo-chrétiens, ne serait-ce qu'au plan culturel. Il s'agit de faire le point sur ce qui nous a en été transmis d'une part, et d'autre part sur ce que cet héritage révèle du monde que nous vivons aujourd'hui dans la crise financière, économique, des valeurs et des intégrismes.<sup>3</sup>

A ce titre la relecture de la *foi* juive est à nos yeux indispensable à celle de la foi chrétienne (elle était fortement recommandée par Benoît XVI), de même que la relecture des *fois* protestante, luthérienne et orthodoxe (ce n'est pas ici le propos). La particularité de l'héritage judéo-chrétien tient, nous l'avons évoqué à maintes reprises au cours de nos débats, dans la révélation de cette Alliance impossible entre Dieu et l'homme, une Alliance dans la pratique du quotidien entre partenaires inégaux par essence, mais qui agissent néanmoins dans le face à face (éthique). Une alliance impossible entre un Créateur universel inaccessible jusqu'à son nom (transcendant) et une créature rassasiée de questionnement, de souffrance, de finitude (immanente). Un partenariat libre, *responsable*, qui fait de l'homme une créature digne et l'image du Créateur. Pour que ce partenariat impossible devienne réalité vécue, il faut qu'il y ait un noyau d'entente quant au fond et quant à la forme. Rien de plus difficile et de plus indispensable entre deux partenaires, dont l'un est si accompli qu'il en est indéfinissable, et dont l'autre est si inachevé (déchu) qu'il ne peut à lui seul résoudre la préoccupation ultime de sa finitude (sa souffrance), ni même lui donner un sens.<sup>4</sup>

L'idée ou la proposition du partenariat dans l'Alliance pose les conditions du *principe responsabilité*. Il n'est pas de *partenariat* possible sans que la *responsabilité* des partenaires soit définie et engagée. C'est précisément le principe de sa responsabilité qui confère à l'homme sa *dignité*. Et sa dignité lui vient de l'image qu'il reflète dans la *face à face* avec son créateur. Côté pile, c'est par contraste toute la problématique de *l'Untermensch* créé par les nazis, en particulier à Auschwitz-Birkenau avec le programme sophistiqué et industriel d'ôter à l'homme ce qui fait de lui un être humain, soit sa dignité. C'était le réduire à ce qu'on a appelé là-bas le «musulman». La question posée par les philosophes survivants est de savoir si l'être humain privé de sa dignité n'est plus un être responsable et vice-versa, soit n'est plus un être apte à entrer dans une alliance quelconque, a fortiori l'Alliance divine.

Côté face, c'est la relation éthique avec le partenaire humain. Comme le proclame Emmanuel Levinas, il n'est pas de face à face avec le Seigneur, s'il n'est pas de face à face d'abord avec son prochain. Le face à face crée la *responsabilité* dans l'alliance ente humains et dans l'Alliance avec Dieu. Ainsi en est-il été depuis Eve et Adam, pour chacun de nous.

### 3.2- Introduction d'une *faute* comme fondement de la *responsabilité*

C'est que l'homme n'est plus à sa place, qu'il a quittée délibérément, en prenant ses responsabilités, soit en choisissant le risque de la *finitude*. Cette prise de responsabilité n'est pas que négative. Elle ouvre en effet le potentiel de conversion à la dignité de créature à l'image divine. C'est la vie éthique

---

<sup>3</sup> Id

<sup>4</sup> id

et la prière qui vont opérer dans le lieu de vie qu'est l'Alliance du pardon (de l'Amour), condition nécessaire à la définition de partenaire. L'homme est invité à se juger en permanence, à se faire une opinion, à prendre ses responsabilités individuelles. On passe, avec l'AT, progressivement, d'une responsabilité collective, anonyme, impersonnelle, déléguée, à une responsabilité personnelle, directe. Cette percée judéo-chrétienne fait grimper, dans la dynamique de la foi, les étages de la responsabilité, de la morale collective (les Hébreux), de l'éthique (les Juifs), de l'individu (Jésus). Dès le début Dieu ne demande pas : *qu'as-tu fait ?* Mais : *où es-tu ?* C'est à l'homme qu'il appartient d'abord de se juger. C'est davantage la *personnalité* du coupable que la nature du délit qui est mise en exergue. La conception morale est révolutionnaire. Elle se construit sur le principe responsabilité.

[...] Selon les rabbins il est contraire à la doctrine biblique du libre-arbitre et de la responsabilité personnelle de faire supporter à l'humanité tout entière la déviance d'un seul homme, de même pour l'absolution de ce même péché par un seul homme, le Christ.<sup>5</sup>

Cette lecture-là, le judaïsme l'a toujours refusée. L'histoire d'Adam n'est pas un accident passé extérieur à nous -mêmes : elle se reproduit sans cesse. Chacun d'entre nous est Adam, Eve et le serpent [...]. L'histoire du Paradis décrit notre nature et éclaire notre faiblesse.<sup>6</sup>

La Révélation (l'idée) d'une faute possible détermine le *principe responsabilité*. Le principe responsabilité est le cadrage de toute vie humaine dans le message biblique de l'espérance en un plus décisif sur la finitude. C'est la réponse donnée à ce que nous avons analysé, à la lumière du philosophe-théologien Paul Tillich au débat 21.1, comme étant le *questionnement ultime*. Ce message est un message d'espoir. Il repose sur la *foi*. Le *principe responsabilité* est présent à travers toute la Bible. Il est positif, il se fonde dans la valeur de l'homme, dans le fait de sa dignité.

### **3.3- Introduction d'Eve comme fondement d'une créature libre, consciente et responsable, soit d'un partenaire digne dans l'Alliance divine, puis d'Adam comme fondement de la femme dans l'alliance entre partenaires humains**

S'il y a clairement *aliénation* par le travail, et c'est le salaire de la faute, il y a tout aussi clairement *réconciliation* par le travail, puis qu'Adam retrouve sa sérénité grâce au travail.<sup>7</sup>

Tu te nourris du labeur de tes mains.  
Heureux es-tu ! A toi le bonheur !<sup>8</sup>

L'animal ne travaille pas, à proprement parler. Seul l'homme travaille ; le travail est le geste le plus noble de l'homme, son geste par excellence. Malheureusement, la société séparée de la morale, en a fait la pire des malédictions.<sup>9</sup>

Ainsi, après la faute, l'homme entre dans le pardon divin et reconstruit sa dignité par le travail, avec son libre-arbitre et sa responsabilité engagée.

La nouvelle ère qu'Adam accepte sans discuter, parce qu'il a compris le message du pardon divin, commence par le regard nouveau qu'il pose sur la femme. Le geste est unique, même si symboliquement il se répète dans l'amour de chaque couple. L'homme, qui vient d'être appelé (nommé) par le Créateur, alors même qu'il a péché, qu'il est puni de sa déviance par l'exil (la séparation), et qu'il vient de retrouver sa dignité dans le travail, comme Dieu l'a fait pour lui, appelle la femme et la nomme, du nom le plus caractéristique de la nouvelle

<sup>5</sup> *Id* ch 3.8

<sup>6</sup> *Id* in EISENBERG Josy, ABECASSIS Armand, série *A bible ouverte*, Paris, Albin Michel, p. 330

<sup>7</sup> AGAMBEN Giorgio, *Le Temps qui reste*, Un commentaire de l'Épître aux Romains, (trad.) Paris, Editions Payot-Rivages, 2004

<sup>8</sup> Ps 128,2

<sup>9</sup> EISENBERG Josy, ABECASSIS Armand, p. 343

ère dans laquelle ils entrent tous deux : *Hava*, qui veut dire vie. La femme sort de l'anonymat et l'histoire de l'humanité peut commencer. Après le face à face vient la seconde des valeurs : la maternité, et son travail. Est-il plus grande preuve possible à la fois de la justice et de l'amour divins dans le pardon régénérateur ?<sup>10</sup>

L'homme appela sa femme du nom d'Eve- c'est-à-dire La Vivante-, car c'est elle qui a été la mère de tout vivant.<sup>11</sup>

[...] la vie véritable se trouve et se rencontre avec la femme. C'est avec la féminité qu'apparaît le bonheur réel. Il y a donc une promotion de l'homme en dialogue avec la femme et c'est pourquoi le Talmud applique ce principe à la loi sociale et économique.<sup>12</sup>

Le Seigneur Dieu dit : voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, par la connaissance de ce qui est bon et mauvais.<sup>13</sup>

C'est le prix de la liberté. Il existe, à l'origine, une sorte d'état fusionnel entre Dieu et l'homme. Pour que l'homme devienne autonome et libre, Dieu doit rompre brusquement cet état. L'image utilisée par les mystiques pour décrire cette rupture, c'est généralement l'expulsion de l'accouchement. Dieu a expulsé le monde de son sein en le créant. Ici, on fait appel à une seconde métaphore pour désigner la fin de l'état fusionnel : le divorce. Être renvoyé du Paradis, c'est aussi établir la distance nécessaire au dialogue. On passe ainsi de la relation d'amour à la relation de justice.<sup>14</sup>

Le message de la Genèse est aussi simple que décisif : la responsabilité de la femme est de donner la vie. S'il s'agit bien évidemment de procréation, il est question d'une vocation d'une nature telle qu'elle n'est pas à la portée unique de la femme, tout en étant placée sous sa responsabilité : créer un être à l'image du Créateur, soit un homme conscient, libre et responsable. Soit un être dont la dignité est de récupérer avec la Grâce ou l'Amour infini du Créateur, le fondement de cet Être qui transcende cet être-là. Et quelle est dans la Genèse la responsabilité de l'homme ? Il est responsable de la femme. Il prend librement sa responsabilité et conquiert par là-même sa dignité de créature à l'image divine, en nommant Eve. Nommer, c'est créer et ce pouvoir est mis à portée de l'homme. Ce don, cette mission, cette vocation fondent sa responsabilité. En appelant Eve, Dieu positionne le partenariat divin. En nommant Eve, Adam positionne le partenariat humain.

### **3.4- Jésus comme fondement de la liberté, de la responsabilité et de la dignité de la personne**

Jésus, nous le répétons jamais assez, se tient dans la ligne de ce que nous avons appelé l'AT. Comme il le dit lui-même, il est «venu accomplir les Ecritures». Depuis Adam et Eve, la montée dans les étages de la responsabilité est constante. En gros et de manière schématique :

- Eve introduit le principe responsabilité vis-à-vis de la vie à l'image du Créateur
- Adam l'introduit au plan du couple
- Caïn l'introduit dans le cadre du travail
- Noé l'introduit au plan du collectif familial

<sup>10</sup> *id*

<sup>11</sup> Gn 3,20

<sup>12</sup> EISENBERG Josy, ABECASSIS Armand, p. 345

<sup>13</sup> Gn 3, 21

<sup>14</sup> EISENBERG Josy, ABECASSIS Armand, p. 355

- Les Babéliens l'introduisent dans le cadre de la race, de la nation
- Moïse l'introduit dans le cadre de la Loi
- Jésus l'introduit au plan de l'individu

L'accomplissement de Jésus-Christ est de clore la période de préparation et d'ouvrir celle du compte à rebours de l'Eschaton ou Fin des Temps : c'est la Bonne Nouvelle. La première période, nous l'avons qualifiée de *montée* vers la responsabilité et la seconde d'*accomplissement* de la responsabilité. Cet accomplissement consiste à placer la responsabilité de la Résurrection et de la Vie au niveau de l'individu, par la Grâce et l'Amour divins, mais également par les œuvres. La prise de responsabilité s'accomplit pour nous dans l'homme Jésus qui témoigne en son nom :

Vous avez appris [...] et moi je vous dis<sup>15</sup>

Cet accomplissement au plan individuel équivaut à une prise de responsabilité au niveau de Jésus. Cela signifie que Jésus le Christ mort sur la Croix et ressuscité nous sauve de la mort, mais également que nous sommes, à titre individuel, responsables de la vie et de la suite. La mise en avant de l'être qui s'accomplit dans le témoignage biblique repose, quant à l'enjeu de la finitude, sur sa responsabilité. La responsabilité d'un partenaire dans l'Alliance, l'Alliance renouvelée et accomplie en Jésus-Christ.

N'allez pas croire que je suis venu abroger la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abroger, mais accomplir.<sup>16</sup>

Aussi bien, comme nous l'avons vu avec le débat 22.1, le pardon (l'Amour) est présent en filigranes à travers tout l'AT. Comme il n'est pas de faute ni de pardon sans responsabilité, on peut dire que la Révélation (l'idée) est tout entière tournée vers le *principe responsabilité*.

#### **4- Le principe de *pluralité* induit le principe *responsabilité***

La *pluralité* est intrinsèque à la Création, à l'être-là, soit à la créature que je suis. La pluralité fait la force de la Création. Elle en même temps sa faiblesse. Ou plutôt elle peut être soit sa force, soit sa faiblesse, dans une dynamique de responsabilité. La Création n'est pas seulement diversité, ou variation sur un thème donné, par exemple un principe universel, elle est plurielle et la pluralité est au fondement de l'être-là. La pluralité induit le choix et le choix induit la responsabilité.

Par *principe de pluralité* nous comprenons l'objet livré à la perception du sujet sur l'horizon du *possible*, soit le fait même qui rend le *choix* possible, et, par voie de conséquence, engendre la *responsabilité*. C'est le fait de la pluralité intrinsèque à la Création, mais une pluralité livrée comme une donnée de base, nous disons une *grâce*, ou encore une médiation du Créateur vers la créature, du *Un* vers le *deux*, du choix, de la responsabilité, de la rétribution, du Salut. C'est l'homme créé indistinctement homme et femme qui, prenant sa responsabilité, devient pluriel en Eve et en Adam, soit qui créent leur humanité, en retrait de la divinité. Avec la prise de responsabilité, le premier acte d'Eve, puis le premier acte d'Adam, l'humanité sort la Création du Chaos. Bien sûr cette sortie n'y suffira pas. Il y faudra la constance médiation divine toujours et encore renouvelée.

Le chaos, partie intégrante de la création, est certes une condition première d'existence de l'être-là. Mais il est pluralité hors possibilité de choix, pluralité qui s'impose par elle-même et pour elle-même.

---

<sup>15</sup> Cf. Mt, 5,43-48

<sup>16</sup> Mt 5,17

Il n'est ni choix, ni distinction, ni responsabilité dans le chaos. Le chaos est la condition première de l'univers, il est au fondement de ma condition de créature, il correspond au commencement de la Genèse. Il est la condition de la créature privée de la norme, du choix et de la responsabilité. Il est comme le big-bang initial qui aurait lieu ici et maintenant : je suis, dans mon être de base, le big-bang initial, et je possède en ma nature un composite d'énergie, de puissance, de pluralité, qui vitalise mon être-là au-delà de toute responsabilité. C'est l'essence chaotique de l'existence en devenir de notre être-là.

L'ordre premier et contingent de l'univers est, selon le *principe de pluralité*, le *chaos*, condition fondatrice de l'homme. Le chaos est pluralité au sens originel, du pluriel, des possibles, du non-construit, du non-éthique, il est par essence combat, compétition, avec, parmi les possibles, l'émergence pour la créature du terre originel égyptien, de l'ordre de la Genèse. Il est la condition de la réplique à la mort, au néant, de l'éthique de la Torah et de de la folie de la Croix.

Le *principe de pluralité* est en donc tension avec le *principe responsabilité*, qu'il conditionne. L'enjeu que propose le philosophe Hans Jonas avec son *Principe responsabilité* est

de tenir ouvert l'horizon de la possibilité qui, dans le cas de l'homme, est donné avec l'existence de l'espèce comme telle et qui, - puisque nous devons faire confiance à la promesse de l'*imago Dei* -, offrira toujours à nouveau une chance à l'essence humaine.<sup>17</sup>

Nous en inférons que pour Jonas le *Principe responsabilité* tient dans la pétition de principe qui consiste à proclamer

le non opposé au non-être, et d'abord à celui de l'homme.<sup>18</sup>

Cet agir sous forme de *non* absolu exprime bien le principe responsabilité, soit :

la première décision par laquelle une éthique de l'état de crise de l'avenir menacé doit traduire dans l'être collectif le oui à l'être, dont les choses dans leur ensemble font une obligation à l'homme.<sup>19</sup>

La *pluralité* est le fondement, avec la responsabilité, du politique en ce sens que la pluralité responsable implique la reconnaissance à la fois de la différence de l'individu et celle de la communauté, et qu'elle est par conséquent le fondement du vivre-ensemble, du dialogue. La politique oriente le dialogue vers l'action humaine, parce que tous les hommes sont pareils, sans qu'aucun ne soit identique à un autre homme, ayant vécu, vivant, ou encore à naître. La pluralité est inscrite dans le monde et dans l'homme. La pluralité est responsabilité pour le monde.

## 5- Le principe responsabilité induit la notion de temps

L'impulsion qui fait surgir du chaos ou de la pluralité fondamentale, avec le *principe responsabilité*, la créature à l'image divine, est celle de la possibilité du choix. Le choix induit la notion de *temps*. Non pas directement le temps *passé* ou le poids du péché, mais la responsabilité du temps à *venir*. Et le temps à venir s'inscrit dans une perspective à très long terme : *le Temps qui reste*, *le Temps messianique*, selon notamment des philosophes comme Giorgio Agamben<sup>20</sup> et André Badiou.<sup>21</sup> Nous voulons dire une perspective qui dépasse notre temps, qui dépasse le temps de l'individu. Cette

<sup>17</sup> JONAS Hans, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris : Les éditions du Cerf, 1995, p.267.

<sup>18</sup> Idem.

<sup>19</sup> Idem.

<sup>20</sup> Cf. AGAMBEN Giorgio, *op. cit.*, 2004.

<sup>21</sup> Cf. BADIOU Alain, *Saint Paul, la Fondation de l'universalisme*, Paris, PUF, 1997.

responsabilité est individuelle, et qui se situe également dans la collectivité en tant que telle et dans son avenir. Nous pouvons connaître et influencer sur le temps passé par le conditionnement du présent qui en résulte. C'est par exemple le conditionnement de souffrance dans l'application d'une punition. Il n'en va pas de même du futur qui ne nous appartient pas et que nous ne pouvons pas connaître. Or c'est précisément sur le *futur* que Hans Jonas fait porter le *principe responsabilité*. Le principe responsabilité ne nous fait pas nous tourner vers le passé (le péché originel dont nous ne portons pas en conscience la responsabilité), mais vers l'avenir, notre devenir, le choix de nos possibles.

Eve et Adam rendus responsables, entrent dans le temps, le possible, le choix.

## 6- Qu'est-ce qu'être responsable ?

Etre responsable c'est *répondre* des conséquences de ses actes<sup>22</sup> (latin *respondere* : répondre, être à la hauteur, être digne de, donner du poids). Nous dirons que c'est un acte d'essence sociale ou altruiste, qui consiste à gérer un objet en fonction de son poids, de sa valeur, de ce qu'il *signifie* à la fois pour soi et pour les autres. La responsabilité crée un lien entre le sujet et l'objet dans le sens que le sujet répond de l'objet, de sa nature, de son essence, de son effet, de son devenir. Le *principe responsabilité* est la condition inéluctable du comportement éthique.

## 7- Le principe responsabilité

Le *principe responsabilité* est né de l'opinion que l'utopie d'*homo faber* (ou encore de celle de Caïn) consiste à travailler pour ses fins et non pour ses valeurs, à suivre un choix de non-être, à se détourner des fins subjectives ou des valeurs de la Création, à se substituer au Créateur en s'appropriant le rôle de créateur, et à faire dériver les valeurs vers la *standardisation* industrielle et la *banalité*. Le *principe responsabilité* c'est l'obligation non pas quant à l'agir dans le passé et la manière dont cette obligation a été satisfaite, mais quant à ce qui est à faire, ou la responsabilité du pouvoir-faire et de ses conséquences futures. C'est également la reconnaissance de la valeur de vie, ou la victoire contre le non-être, soit, comme étant inscrite dans la nature, la reconnaissance de la bonté intrinsèque de la chose (*bonum*).

Pour les Grecs notamment la fin, pour l'homme, était déterminée par l'Eros en tant qu'appétence vers le bien. Et le bien en soi, déjà n'était pas du monde. Mais l'appétence et l'orientation en tant que telles l'étaient bel et bien. D'après son origine et son objet l'Eros avait un fondement et une fonction ontologique (de conduire en direction de l'essence de l'être). De même pour l'éthique. La visée était l'éternité et non pas la temporalité. L'homme poussé par l'Eros dans sa quête d'infini n'était pas responsable de la création. Il n'était pas responsable au sens de la Bible. Ainsi en allait-il de l'homme poussé par le *questionnement ultime*. Avec le *principe responsabilité* la visée est en effet l'être dans le *temporel*.

Alors que l'homme platonicien a soif d'éternité, *homo faber* a le souci de la préservation de l'espèce qui est temporalité (qui relève du chronologique), laquelle se situe en-dehors de l'universel, de l'éternel, du transcendant. C'est bien notre responsabilité quant aux fins et aux valeurs. Elle est immanente, elle est nôtre et fait décréter par Hans Jonas cette vérité :

même le soupçon que ce que j'appelais l'évacuation de la transcendance ait pu être éventuellement l'erreur la plus colossale de l'histoire ne nous dispense pas pour le moment et

---

<sup>22</sup> In Petit Robert

jusqu'à nouvel ordre d'accorder la priorité à la responsabilité pour ce qui est en cours et ce dont nous entretenons nous-mêmes la marche.<sup>23</sup>

Ainsi le *principe responsabilité* s'applique avec ou sans religion. Il fait l'impasse sur la transcendance. Il est une manière d'éviter l'obsolescence de l'offre religieuse.

Le *oui* engagé à la vie en tant qu'acquisition libre, volontaire et déterminée de l'incessante victoire sur le non-être toujours présent au verso de l'être, du fait de l'ambivalence perpétuelle de l'acte de création, et du fait de l'essence plurielle et compétitive de l'être, de la créature, depuis le big-bang ou à commencer par le gaz intersidéral, est nécessairement *progrès*.

Puisque toute vie commence avec rien et qu'elle doit d'abord tout acquérir, le progrès est la loi de développement nécessaire.<sup>24</sup>

Ainsi l'évolution est progrès.

Pour Platon, il s'agissait de la montée vers le Bien, le Bon, en tant que valeurs universelles, dans la confusion avec l'Etre, par définition inatteignables. Pour nous il s'agit de la montée vers la réponse au *questionnement ultime* et vers le *Salut*. Le *principe responsabilité* constitue une station nécessaire vers le Salut. Hans Jonas se pose la question de savoir si quelque chose comme l'éducation morale, qui vaut pour l'ontogenèse, vaut également pour la phylogenèse.

La réponse classique est clairement négative. Aujourd'hui il apparaît qu'une part comportementale propre à l'ontogenèse (développement de l'être) pourrait être greffée à la phylogenèse (développement de l'espèce) et contribuer à l'évolution de l'être dans une perspective *faberienne* (à la mode de Caïn, soit le travail étant une fin en soi). Cette part serait une valeur propre à l'homme pris en tant que créature comportant une fin en soi. Elle serait l'expression de sa propre compétence créatrice. La capacité de lecture, par exemple, intégrée dans un gène artificiel, deviendrait partie intégrante de l'ontogenèse ! A la limite, la culture, tout ou partie, deviendrait un acquis d'espèce génétiquement transmissible ! Voilà une expression moderne de la faute d'Eve et d'Adam !

Quelle réponse donne le *principe responsabilité* selon Hans Jonas ?

Le *principe responsabilité* selon Jonas consiste à cadrer l'agir d'*homo faber* (notre Caïn) dans ce champ de *valeurs* qu'est le *oui* à la vie, ou à l'être en devenir, dans sa corrélation avec le *non* à la mort, à l'inéluctable non-être à venir. Le *principe responsabilité* s'étend à la nécessité de maintenir la tension du *questionnement ultime* dans le *oui* à la vie, le *non* à la mort, de cet Etre en devenir qu'est l'être-là, l'être qui n'est pas encore l'Etre en tant que tel. L'être-là, c'est l'homme de la liberté, mais pas de la liberté au sens de laisser *homo faber* (Caïn) libre dans sa tendance à condamner ou rendre problématiques par la poursuite de sa fin propre, les chances de survie de l'espèce. La conception antique de l'Etat pépinière des vertus, celle libérale consistant à laisser faire les forces économiques en instituant l'Etat comme ultime garant des fins collectives, ne prennent pas en compte le *principe responsabilité*. La doctrine économique du laisser-faire d'Adam Smith, forcément apparentée parce que relevant des mêmes circonstances, est à la base de l'a priori de l'équilibre naturel des ressources, soit celle de la *main invisible* qui intervient d'elle-même pour cadrer les égoïsmes individuels et la quête non inhibée du profit. Déjà cette institutionnalisation de l'équilibre des ressources faisait l'impasse sur l'éthique. La doctrine de l'ultralibéralisme portée par le souffle technologique fait l'impasse sur l'éthique du futur. Le *principe responsabilité* est l'ouverture intuitive et raisonnée, en

<sup>23</sup> Agamben, *op. cit.*, p.248.

<sup>24</sup> *Ibid*, p.309.

tous les cas *responsable*, d'un futur considéré comme prévisible «à un aléa près», l'aléa dont c'est la responsabilité de l'être-là de l'éviter, avec l'idée positive non plus de *tu ne feras pas*, mais de *tu feras*.

Le *principe responsabilité* a ceci d'intéressant qu'il responsabilise l'individu face à son *questionnement ultime*, en lui donnant la capacité éthique d'y répondre. Il permet de sortir de ce cercle vicieux qui tend à s'enrouler sur son propre centre jusqu'à disparaître dans le suivi de l'*homo faber* (notre Caïn) qui positionne son industrie comme étant la réponse au questionnement ultime. C'est le cas de la finance depuis la crise de 2008, qui a pris le pas sur l'Oéconomie.

Examinons plus philosophiquement cette notion d'une responsabilité ouvrant sur le *oui* à la vie dans le futur en tant que promotion de cet être-là que je suis ici et maintenant jusqu'à cet Etre qui est l'image divine et la réponse, dans la Foi et par la Grâce au questionnement ultime.

## 8- La responsabilité, doctrine ou métaphysique de l'être

De quoi est-il question ? Avec la *responsabilité* et son *principe*, c'est de l'*Etre* qu'il est question et non pas du *non-être*, nous l'avons évoqué. La question de l'*Etre* est évidemment la philosophie première. L'énigme du masque de la mort, et la proximité du non-être immédiatement palpable derrière ce masque, posent la question de l'Etre en tant que philosophie première et celle de la question divine en tant que théologie, ou principe originel. Tillich utilise le terme d'ontologie et place en corrélation l'Etre<sup>25</sup> et Dieu. Le terme de *métaphysique* convient mieux pour l'approche classique, celle qui opère la distinction entre le monde donné, celui de l'*objet* (le cosmos, tout ou partie) à l'étage de la raison, et le lieu du *sujet* à l'étage de la pensée (représentation *du* et projection *dans* le cosmos). La métaphysique a pour objet de situer l'homme dans sa corrélation avec le cosmos (son univers) : un homme qui se distingue par le fait qu'il en est à la fois distinct et capable de s'en abstraire pour s'en faire une projection, lui donner une signification qui le déborde, tout étant en relation avec lui, en étant partie intégrante de sa structure.

Ontologie vient de *το ὄντος* : neutre de *ὄν* (participe présent de *εἶμι* : être) : c'est la question de l'être-même qui

surgit dans ce qu'on peut appeler [...] le choc de la possibilité du non-être.<sup>26</sup>

Nous retrouvons, sous une forme philosophique aussi ancienne que l'Antiquité grecque, le toujours actuel et jamais réesolu *questionnement ultime*, l'*ultimate concern* tillichien, soit, pour donner une définition :

la partie de la métaphysique qui s'occupe de l'être en tant qu'être.<sup>27</sup>

L'approche ontologique est traditionnellement de nature cognitive. Cela signifie qu'elle repose sur la *connaissance* et ses processus à un moment et un endroit donnés. Dans cette approche de l'Etre, Hans Jonas distingue deux natures de responsabilités qui marquent le changement des conditions de l'essence évoquées plus haut, soient les natures :

- ontique. C'est la responsabilité intramondaine, celle qui s'exerce au cœur de la vie pratique, celle qui a fait le succès du *Prinzip Verantwortung* publié en 1979,

<sup>25</sup> Tillich écrit être dans le sens qu'il tend vers l'Etre

<sup>26</sup> TILLICH Paul, *théologie systématique II*, l'être et Dieu, Paris, Les Editions du Cerf, 2003, p.129.

<sup>27</sup> In Petit Robert

- ontologique. C'est celle que, dans nos actions, nous exerçons avec une portée transcendante, qui nous dépasse mais dont le fait de transcendance n'impute pas sur notre responsabilité.

C'est en raison de cette deuxième responsabilité - bien plus originale que la première - que nos actions sont porteuses d'éternité et que l'enjeu d'un agir humain responsable aujourd'hui est l'humanité.<sup>28</sup>

Le premier impératif de *responsabilité*, par rapport au *non-être*, c'est d'être dans le temps (impératif kantien). Cet impératif s'inscrit tout naturellement dans le seul fait d'être venu au monde, d'avoir été créé. Il est valable en tant qu'impératif (soit qui s'impose de lui-même, mais, pour l'homme en tant que responsabilité) pour tout être, qu'il soit animé (vivant) ou non animé (non-vivant), sans distinction. L'exemple du virus ou de la bactérie nous montre que la limite entre être vivant et non-vivant se réduit à une pure virtualité. Toute séparation dans l'économie du cosmos revient à l'artifice de la métaphysique. L'homme *est*, à l'instar du trou noir, du gaz interstellaire, de la poussière d'étoiles, du carbone ou de l'hydrogène. Tout *est*, tout est création, l'homme est créature de même que le carbone. L'impératif d'être, vaut pour le tout et l'ensemble, sans exception formulable pour les parties du tout. Le questionnement sur le tout est aporie, car le tout est en voie de création. Il est et il n'est pas tout en même temps. Il est finitude. Le reste est phylogenèse. Certes dans le processus même de phylogenèse intervient et se produit l'essence créatrice. Ainsi l'oxygène est créature et l'homme, composite d'hydrogène et d'oxygène essentiellement, est créature *per se*. L'élément *temps* prend ici toute son importance, non pas en tant que mesure d'un espace de vie, mais en tant que matière première de l'*évolution*. L'être est un composite de temps et de matière. Le temps doit *être*. Le *temps* est créature, le temps est. Le temps est mortel, naturellement. Il est finitude. C'est le temps chronologique, et non pas *le Temps qui reste, le Temps messianique*. Le temps est la possibilité du choix. Le temps fait naître la responsabilité.

L'impératif kantien catégorique signifierait dans ce contexte qu'il doit être, y avoir des hommes, tandis que l'impératif hypothétique dicterait telle ou telle obligation si dans l'avenir il est des hommes. L'impératif catégorique se situe au croisement de la raison et du faire. Le premier impératif selon Hans Jonas va à la fois bien plus loin et pénètre plus profondément dans la structure de l'être : c'est l'idée d'*acteurs possibles dans le futur qui doivent être*. L'idée se situe au croisement de la *raison* et du *respect* de l'essence de l'être. Citons Jonas qui, nous le soulignons, utilise le terme de *métaphysique* :

le premier principe d'une éthique du futur ne se trouve pas lui-même dans l'éthique en tant que doctrine du faire (dont font par ailleurs partie toutes les obligations à l'égard des générations futures), mais dans la métaphysique en tant que doctrine de l'être, dont l'idée de l'homme forme une partie.<sup>29</sup>

Ainsi nous observons deux éléments clés de la doctrine de l'être :

- la théologie a pour but de donner une réponse ; la foi donne une réponse, le *Principe responsabilité* une orientation :

La question ultime (*ultimate concern*) n'a pas de réponse ; il s'agit cependant de remonter jusqu'à elle pour toucher au fondement de l'être sans le pénétrer et de parvenir au moi [...], au pourquoi du devoir de l'être déterminé.<sup>30</sup>

- il s'agit de dépasser par ce biais la doctrine d'*homo faber* (Caïn) ou

<sup>28</sup> DEPPE Olivier, *Hans Jonas. 1903-1993*, Paris: Ellipses Editions Marketing, 2003, pp.23-24.

<sup>29</sup> JONAS Hans, *op. cit.*, 1995, p.96.

<sup>30</sup> *Ibid*, p.99.

l'anthropocentrisme brutal qui caractérise l'éthique traditionnelle, en particulier l'éthique grecque-juive-chrétienne de l'Occident.<sup>31</sup>

L'homme authentique, ou l'être-là en devenir, objet et sujet de l'ontologie, l'homme dans son essence, existe depuis toujours en ce sens que nous ne pouvons admettre pour des raisons éthiques l'existence d'un sous-homme (par exemple le sauvage baptisé de force), celle d'un homme non-achevé. Certes l'homme authentique apparaît dans son ambivalence : saint ou monstre, grand ou misérable, juste ou coupable

avec le caractère insondable de sa liberté.<sup>32</sup>

C'est de cette essence que l'homme est responsable. Il en est responsable pour lui-même et cela a toujours été le cas : c'est l'impératif d'être. Il en est responsable pour son prochain : c'est l'approche judéo-chrétienne. Il en est responsable pour et par le truchement de la collectivité : c'est l'approche sociale laïque moderne. Il en est responsable pour le futur de cette essence : c'est le *principe responsabilité* selon Jonas.

La responsabilité a une *quotité*. Elle est en effet proportionnelle à la dynamique technologique d'*homo faber* (Caïn) et nous savons aujourd'hui que cette dynamique comprend la possibilité de son propre anéantissement et donc le laisser pour compte du non-être des générations futures. *Homo faber* (Caïn) est libre de se détruire. Le fait qu'il ait la possibilité de détruire l'être futur ne veut pas dire qu'il soit libre de le faire. La responsabilité a une *quodité* : c'est l'éthique, c'est le visage de l'autre comme nous le verrons dans le témoignage de Levinas. La responsabilité a une *quissité* : c'est la préservation de l'essence humaine. Jonas parle de

la capacité ontologique de la liberté (elle qui est inséparable de l'essence de l'homme).<sup>33</sup>

Ce n'est pas seulement que chez l'homme l'être est un *bonum humanum*, l'*imago Dei*. C'est que le cosmos tout et partie est le *don*, celui précisément qui sera repris et dont l'homme est responsable ontologiquement. C'est d'ailleurs cette responsabilité qui le distingue de l'animal. La responsabilité en soi est un bien, c'est une valeur, c'est une vertu quand elle est exercée. La responsabilité fait partie de ces

valeurs en soi, ancrées dans l'Etre, c'est-à-dire [qui font] que ce dernier est objectivement porteur de valeurs.<sup>34</sup>

Nous voici sur le chemin du *questionnement ultime* et du sens de la *finitude (telos)*.

Le *fondement* de l'Etre (qui par définition, nous le rappelons, repose sur la superficialité de la détermination de l'Etre et non pas dans son principe ontologique, lequel demeure hors notre portée, nous disons hors immanence) est le bien ou la valeur que représente l'Etre par rapport au non-être absolu (*ούκ ὄν*). Nous acceptons cette déclaration comme un principe ontologique (fondateur) et non pas phénoménologique (descriptif) seulement. Nous nous situons dans l'existentiel, davantage que dans le lieu d'apparition de toutes choses pensables. Ajoutons que la notion de tohu-bohu (le Chaos),

---

<sup>31</sup> Idem.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.410.

<sup>33</sup> JONAS Hans, *Pour une éthique du futur*, Paris : Payot & Rivages, 1998, p.114.

<sup>34</sup> JONAS Hans, *op. cit.*, 1998, p.97.

ou de création non ordonnée, ou encore non-évolutive correspond à la notion grecque de néant relatif (*μὴ ὄν*).

Le *principe responsabilité* est une doctrine ontologique, c'est la doctrine de l'Être. Elle accède à sa dimension métaphysique en s'ouvrant sur le futur, et non plus sur le passé et le péché originel. Le fondement de l'Être et l'expression de sa valeur ont ici leur futur, nous dirons leur consistance dans le temps, *le Temps qui reste*, ou *le Temps messianique*.

## 9- Le Mal est banalisation de la préoccupation ultime

Il est avéré que, depuis Auschwitz-Birkenau,<sup>35</sup> avec la *banalisation* des valeurs par des dirigeants et une administration efficace agissant légalement et en bonne conscience, l'homme peut déshumaniser l'homme à force de souffrance, le faire vivre comme une non-personne, lui voler son identité jusqu'à celle de sa mort elle-même, sans aucune référence éthique, morale ou de rétribution quelconque. L'exemple est évidemment paroxystique. Il n'en n'est pas moins réel et a simultanément la valeur de symbole de ce qu'on a voulu appeler le Mal ou le Mal absolu. Ce Mal pose la question du principe responsabilité.

Notre propos est de relever que le phénomène de la *banalisation* des valeurs s'introduit progressivement dans la société occidentale et qu'il entraîne au final, par la banalisation de ce qui fait, comme nous l'avons relevé dans cette présentation, l'identité de l'homme, sa préoccupation ultime, ou son potentiel de passer de l'être-là qu'il est aujourd'hui et ici à l'Être, soit à récupérer son essence divine. *Banalisation* équivaut à *déresponsabilisation*. Cette division de l'homme au sens de son fondement identitaire d'un individu responsable est à nos yeux le principe même du Mal, ou de la mort, ou du refus du *oui* à la vie.

Il apparaît clairement que les risques inhérents à la nature humaine tendent à ne plus être ceux exposés dans la révélation des Textes inspirés et des traditions qui les portent, mais dans la simple et naturelle *banalisation* des comportements d'une société organisée, une société standardisée. Ce n'est plus le péché tourné contre Dieu, mais bel et bien l'indifférence à l'endroit de l'inconditionné et de la finitude. C'est encore la matérialisation (la *démonisation*<sup>36</sup>) de l'éthique et de l'économie de l'humain. C'est enfin l'*absence* de pensée, de jugement, d'*opinion*, le renoncement à la dignité de la personne, à l'infinie altérité du visage de l'autre, bref la montée au pinacle d'*homo faber* (Caïn) dans sa fabrication de ce que Giorgio Agamben appelle *homo sacer*, l'homme sacré des Romains.

L'*homo sacer* était le condamné à mort banalisé tel une chose, au point que n'importe qui pouvait l'occire de plein droit, mais pas au titre de sacrifice humain au cours d'une cérémonie religieuse, soit encore, comme le qualifie Agamben, l'*homme biologique*. La relecture de notre tradition politique que ce philosophe entreprend<sup>37</sup> se résume en une seule constatation :

mon crime n'est pas un crime puisque l'être humain que je tue n'est pas un homme<sup>38</sup>

Les Nazis auraient pu, selon nous, dire : *parce* que c'est un Juif. Ce phénomène de banalisation a atteint son apogée avec l'antisémitisme nazi. Il est en train de monter, certes à un autre niveau, soit

<sup>35</sup> Auschwitz-Birkenau fait référence dans notre approche à l'antisémitisme nazi

<sup>36</sup>Interprétation au goût du jour de la projection polythéiste dans l'immanence par opposition à la Révélation de la transcendance

<sup>37</sup> In AGAMBEN Giorgio, *op. cit.*, 2003 et AGAMBEN Giorgio, *op. cit.* 1997.

<sup>38</sup> DUJARDIN Jean, *L'Église catholique et le peuple juif*, Paris : Calman-Lévy, 2003, p.49.

indépendamment de l'antisémitisme, dans notre société occidentale. Son mode opératoire est identique : la banalisation.

C'est pour la raison que l'événement prend cette signification universelle et exemplaire qu'on a, selon nous, le devoir moral de se souvenir d'Auschwitz-Birkenau et de construire sur cet événement, dans le prolongement de ces autres événements que sont la Chute, Babel, le Déluge, la Crucifixion, et tant d'autres événements connus, inconnus, révélés, reçus ou non reçus. Selon notre opinion nous avons en plus la responsabilité de recevoir ce dernier événement comme une phase radicalement nouvelle de la Révélation qui nous est donnée.

Voilà ce qui, à nos yeux, *reste d'Auschwitz*, pour reprendre le titre qu'Agamben a donné à son étude. En référence à l'antisémitisme nazi, nous ajoutons que c'est là également la singularité du peuple et de la nation juive dans l'universalité de son exemplarité à propos de la banalisation :

Les premières chambres à gaz furent construites en 1939, en application d'un décret d'Hitler du 1<sup>er</sup> septembre de la même année, selon lequel on doit accorder une mort miséricordieuse aux personnes incurables.<sup>39</sup>

La *banalisation* consiste ici à transformer la volonté de domination en service rendu, en posture charitable, en pseudo geste chrétien, à la fois pour la personne et pour la société. A la limite ce fut pousser la compassion jusqu'à envisager

la défaite avec franchise, chose dont aucun bon Allemand n'avait pas à s'inquiéter puisque le Führer, dans sa grande bonté, avait prévu pour tout le peuple allemand une mort très douce, par le gaz, au cas où la guerre devait mal finir.<sup>40</sup>

Cette volonté de domination de l'homme résume, explique, sans la justifier la geste d'*homo faber* (Caïn). Cette geste consiste à trouver en soi sa propre finalité, son inconditionné, son divin, ce qui, selon Arendt, est précisément le propre des totalitarismes qui reposent sur la banalisation des valeurs, à commencer par ce qui fait l'identité d'un individu (pour nous le potentiel de transcendance, ou de passer de l'être-là à l'Etre dans la récupération individuelle de l'image divine (pour les croyants). L'objectif ultime de tous les gouvernements totalitaires réside en effet non seulement dans l'ambition affichée de confisquer à long terme un pouvoir global, celui de l'ensemble des individus, ainsi que leur système de référence, mais également dans la tentative jamais avouée et pourtant instantanément réalisée d'une domination complète de l'homme. Ainsi les totalitarismes (Nazisme et Stalinisme) sont singuliers et universels dans l'exemplarité de la banalisation des valeurs, à commencer par l'identité de l'individu.

Les camps de concentration sont les laboratoires d'une expérience de domination totale et, la nature humaine étant ce qu'elle est, cet objectif ne peut être atteint que dans les circonstances extrêmes d'un enfer fabriqué par les hommes. La domination complète est achevée lorsque la personne humaine, qui consiste toujours en un mélange particulier de spontanéité et de conditionnement, est transformée en un être complètement conditionné dont on peut prévoir les réactions, même lorsqu'on le conduit à une mort certaine.<sup>41</sup>

L'être complètement conditionné auquel il est fait allusion est l'homme déshumanisé, abêti absolument. Le gardien d'Auschwitz-Birkenau, comme le commandant du camp ou ce «*Chef de gare*» compétent qu'était Eichmann comme le qualifie Hannah Arendt, connaissent, à des degrés différents, le processus de banalisation. A une différence essentielle près : la souffrance subie ou infligée. Qu'on

<sup>39</sup> ARENDT Hannah, *Les origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 2002, p.1122.

<sup>40</sup> *Ibid*, p.1124.

<sup>41</sup> *Ibid*, p.856.

nous comprenne bien : nous pensons comme Arendt que le Mal est *banalisation*, et, comme elle, nous ne disculpions pas l'auteur, fût-il rouage insignifiant dans la transmission de la procédure de non-être faberienne. Cette culpabilité a son origine dans le confort, la facilité, l'absence d'opinion, en deux mots dans la banalisation et la standardisation. C'est dire que la banalisation des valeurs n'entraîne qu'insidieusement la déresponsabilisation des individus. Leur responsabilité dépasse le système, la norme, la Loi, la Torah, elle interpelle leur dignité-même, soit leur responsabilité d'être-là en qu'Etre créé à l'image du Créateur.

#### 10- Le phénomène de la banalisation

Le phénomène de la banalisation s'exprime *in fine* dans l'autorité d'une sentence proclamée par des tiers. La sentence, le verdict, sont en soi une injustice de par la distance et l'extériorité du tiers qui juge : celui-ci se situe en surplomb et par rapport à l'événement et par rapport à la personne qu'il juge. Contrairement à Dieu, le fait du surplomb ne provient pas de la transcendance, et il n'est pas de corrélation entre l'être-là-juge et l'être-là-jugé.

Jésus nous donne l'exemple du *témoignage* du tiers qui ne *juge pas* mais qui sert de *référence*. C'est le contraire qui apparaît dans le phénomène de *banalisation*. La sentence portée par le tiers fait croire que tout est réglé et valide. Une nouvelle *théodicée* apparaît qui définit une responsabilité quasi-divine sans même parler des oppresseurs ou des victimes, ce qui est le comble non pas du paradoxe, mais de l'injustice.

C'est le questionnement que Hans Jonas, notamment, se pose dans *Le Concept de Dieu après Auschwitz*.<sup>42</sup> Nous renvoyons à son ouvrage et nous nous contentons de préciser que sa souffrance lui fait poser légitimement la question du Job de l'AT, que tout le monde peut (à nos yeux *devrait*) se poser dans un cri qui a l'intensité de la *préoccupation ultime*, et qui est donc un cri authentique à l'opposé de l'anéantissante *banalisation* : *qui est ce Dieu qui demeure muet devant tant de souffrance !?*

La responsabilité, qui tend à faire de l'homme le digne partenaire préposé à l'Alliance divine, est contaminée par la pollution de la *banalisation* des valeurs qui fondent l'identité de ce partenaire. Or le phénomène de la banalisation est plus qu'insidieux, puisqu'il présente une double face. D'un côté il exprime la geste juridique, qui est la tentative de compenser par le système la déficience humaine. De l'autre il marque différentes tentatives de maîtriser les enjeux de vie, de survie, de société et de relation au Créateur. L'exemple de la Torah ou des Tables de la Loi, tel que nous l'avons présenté dans ce que nous avons analysé comme le pardon (l'Amour) divin partout présent entre les lignes de l'AT est explicite : depuis Eve jusqu'à Moïse, en passant par Noé et Babel, le Créateur intervient de manière renouvelée en donnant à l'homme des instruments d'aide de mieux en mieux adaptés à la faiblesse qu'il montre à être partenaire dans l'Alliance. Les interventions du Créateur portent notamment sur la création d'outils destinés à compenser les faiblesses humaines (en premier lieu ignorance et prétention, orgueil).

Eclairons-nous de l'étymologie. Responsabilité vient de *spondeo* (se porter garant devant quelqu'un, primitivement en se livrant comme otage, ou encore *se-obligare*, se lier en se rendant coupable d'un larcin), est un geste foncièrement juridique qui consiste à imputer personnellement un dommage : *culpa*. De même *sponsor* (celui qui se substitue à l'accusé, le *reus*, soit celui qui fournit à défaut ou lui-même, ou la prestation convenue, est fondé sur une acception juridique.

---

<sup>42</sup> JONAS Hans, *op. cit.*, 1994

*Responsabilité* et *faute*, originellement et dans notre culture, ne sont que les deux faces de l'imputabilité pénale. Les deux concepts n'ont donc, à la base, aucune connotation éthique ou morale : ils sont de nature juridique.

D'où l'insuffisance et l'opacité de toute doctrine éthique qui prétend se fonder sur les deux concepts.<sup>43</sup>

Ainsi la défense au procès d'Adolf Eichmann invoque-t-elle la seule culpabilité devant Dieu (la responsabilité) et proclame-t-elle que celle-ci n'avait rien de pénal ! A l'inverse reconnaître une faute morale ne rachète pas de la responsabilité pénale. Nous transcendons le domaine juridique et pénétrons le domaine éthique, qui est bien évidemment autrement plus large :

L'éthique est la sphère qui ne connaît ni faute, ni responsabilité [...] elle est la doctrine de la vie heureuse.<sup>44</sup>

C'est aussi la *zone grise* de Primo Levi, zone d'irresponsabilité, de l'impensable banalité du Mal, proprement non assumable, où bourreau et victime vont jusqu'à permuter. Un exemple d'application pratique de ce concept de *zone grise* est représenté à Auschwitz-Birkenau, par les *Sonderkommando* à la fois victimes et bourreaux. C'est une zone qualifiée par Primo Levi de *tohu-bohu* au sens biblique du terme, ce qui rejoint nos considérations à propos du

Mal, expression de la finitude : l'angoisse inscrite en chacun de nous du tohu-bohu, de l'univers désert et vide, écrasé sous l'esprit de Dieu, mais dont l'esprit de l'homme est absent ; ou pas encore né, ou déjà éteint.<sup>45</sup>

L'Esprit de Dieu, avec le *principe responsabilité*, n'est nulle part absent et c'est là un signe parmi les plus troublants qu'il nous est donné, ou confié en prêt, avec la responsabilité de sa gestion en vue de sa bonne et due restitution le moment venu.

Le camp d'extermination nazi, dont nous avons pris pour symbole Auschwitz-Birkenau, représente à nos yeux le laboratoire d'*homo faber* (Caïn) où se distille cet homme qui, contrairement à l'homme commun, traditionnel, juché sur la ligne de tension entre immanence et transcendance peut, lui, accomplir davantage que sa propre apparence, sa propre actualisation. C'est la conviction que les produits d'un homme peuvent lui être supérieurs, et non seulement lui survivre, que l'homme est un *animal laborans* et que

la vie est le bien suprême.<sup>46</sup>

L'*homo faber* flotte dans l'immanence, et la banalisation de ses besoins rompent le couple religion-culture qui est au fondement des valeurs judéo-chrétiennes. L'extermination de l'homme par l'homme à Auschwitz-Birkenau, que nous prenons comme exemple paroxystique du potentiel d'*homo faber* (Caïn), témoigne de sa capacité à atteindre l'absence totale de sens en purgeant l'être-là, l'homme, de son humanité, soit en accomplissant l'anéantissement non pas seulement de son espèce, mais du sens même donné à son espèce. Ce faisant l'anéantissement concerne aussi bien le bourreau que la victime : tel est à notre sens également le témoignage, le signe d'Auschwitz-Birkenau.

<sup>43</sup> AGAMBEN Giorgio, *op. cit.*, 2003, p.23

<sup>44</sup> *Ibid*, p.25.

<sup>45</sup> LEVI Primo cité *in ibid.*, p.27.

<sup>46</sup> ARENDT Hannah, *op. cit.*, 1983, p.269.

Ainsi la métaphysique jonassienne paraît aboutir à une impossibilité. Comme le déclare le poète :

L'avenir est inévitable, mais il peut ne pas avoir lieu. [...] Dieu veille aux intervalles.<sup>47</sup>

Comment prophétiser une catastrophe dont on espère qu'elle ne se produira pas, afin qu'elle ne se produise pas ? L'absence de point fixe ou de départ n'empêche pas l'obligation éthique en soi, mais elle n'a pas d'occurrence puisque métaphysiquement la proposition est impossible. La banalisation empoisonne la responsabilité, mais la responsabilité demeure et, avec elle, la dignité.

## 11- Conclusion<sup>48</sup>

Il est des êtres si ordinaires qu'ils sont capables des pires injustices, des êtres sans pensée aucune (*thoughtless*) qui sont prêts à faire n'importe quoi, par le simple fait qu'ils sont placés là pour le faire. Eichmann n'avait pas l'air d'un monstre, il avait simplement agi sans penser à ce qu'il faisait et il l'avait fait parce qu'on le lui avait demandé. Quelle est leur responsabilité ? Comment la qualifier ?

Arendt a démontré la difficulté d'établir la *responsabilité* dans son compte rendu du procès d'Adolf Eichmann pour un magazine américain. Le colonel nazi, grand logisticien de la solution finale, en réalité, n'avait ni jugement, ni opinion personnels. Comme beaucoup de gens à l'époque, nazi ou pas, allemands ou pas. Elle refuse d'interpeller l'antisémitisme allemand, ou la démence pathologique des nazis et choisit plutôt de désigner le peuple *ordinaire* et les causes de ses actions particulières. C'est pour elle une question de bon sens : comment des gens d'une culture si riche ont-ils pu devenir les agents volontaires d'un programme si diabolique ? Y compris la coopération des victimes ?

C'est que la classification des humains d'une même communauté selon un système rigoureusement scientifique avec la dépersonnalisation (banalisation) qui s'ensuit dans la logique établie, pour tant absolument discriminatoire, supprime toute pensée, empêche opinion et jugement personnels, et peut conduire au mal dans le parfait respect du système instauré. Eichmann n'a pas seulement obéi à des ordres, il a vécu, s'est formé, est devenu un cadre de haut niveau dans le milieu donné d'une culture professionnelle très haute exigence.

Si Arendt ne veut pas que les crimes d'Eichmann soient des crimes contre les Juifs, mais contre *l'humanité*, c'est parce que demander justice, au-delà des systèmes et des lois en vigueur concerne chaque humain et a donc une signification qui touche la communauté tout entière. La responsabilité, même empoisonnée, demeure entière, ou bien alors, c'est sa dignité que l'homme a perdu. Et personne, sur Terre, n'a le droit d'atteindre qui que ce soit dans dignité, puisque la dignité est précisément le reflet de l'image du Créateur.

La *banalité* du mal en l'occurrence tient au défaut d'exercice de *penser* librement et authentiquement, à l'absence de *pensée critique*, ou d'opinion personnelle. Le remède consiste dans le "penser avec" le cœur de la communauté et de la pluralité des hommes, c'est *dialoguer* avec autrui. **Exercer sa faculté de penser, c'est rester le témoin de ses propres actes, c'est refuser de se confondre dans une masse informe et passive qui ne pense pas**, c'est être en communication active avec la communauté en se reconnaissant l'un de ses membres. Arendt réunit parole et action comme des

<sup>47</sup> Jorge Luis Borges, *La création et P.H. Gosse*. In *enquêtes*, Paris, Gallimard, 1957, p. 47 ment. In *ibid*. p. 174

<sup>48</sup> Inspirée d'ARENDR Hannah, *la Condition de l'homme moderne*

modes sous lesquels les êtres humains apparaissent les uns aux autres, non certes en tant qu'objets physiques, mais en tant qu'hommes.<sup>49</sup>

Avec Eichmann à Jérusalem, Arendt pose le cadre de la *responsabilité*, celle qui dépasse le système ou la loi, celle que Jésus voulait apprendre aux pharisiens, celle qui fait de l'homme un être digne, un partenaire à l'image du Seigneur dans l'Alliance qui est la réponse au **questionnement ultime**.

*Jean-Marie Brandt, 2 mars 2015*

---

<sup>49</sup> ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, p.232, Calman-Lévy, 1983.